

Karl Barth (1886-1968): chrétien et socialiste mais pas socialiste-chrétien !

Le cinquantième anniversaire de sa mort (1968) puis le centième de la parution de son «Épître aux Romains» (1919) ont permis de rappeler l'importance qu'a eue le théologien suisse au sein du protestantisme du XX^e siècle.

Après quelques décennies d'oubli relatif, et l'extinction progressive des générations de barthiens, il n'est pas inintéressant de rappeler son travail considérable (par exemple les quelque 10'000 pages de sa «Dogmatique») ou son combat contre le nazisme. D'autres que le soussigné pourraient mieux rendre compte de cette œuvre. Pour nous, chrétiens de gauche, il convient cependant de rappeler qu'il a été membre du Parti socialiste, proche de Leonard Ragaz et des socialistes religieux, et qu'il a développé une théologie qui remettait en cause les bases de notre mouvement !

Le «pasteur rouge» de Safenwil

Après ses études de théologie et un stage à Genève, il devient en 1911 pasteur à Safenwil (AG), où il est marqué par la situation désastreuse des ouvriers du textile. Cela le rapproche du christianisme social et du socialisme religieux et il adhère même au Parti socialiste en 1916, ce qui n'était pas banal à cette époque. Il s'engage par des cours de formation et en défendant des ouvriers. Dans un de ses sermons, il déclare: *«Face à la détresse sociale, l'Eglise chrétienne a, pendant 1800 ans, toujours levé le doigt vers le ciel. Elle a prêché, elle a converti, elle a consolé, mais elle n'a pas aidé. Elle a recommandé et soutenu des œuvres de charité chrétienne, mais elle n'a pas dit que la détresse sociale ne doit pas être, et elle n'a pas engagé toutes ses forces pour que cela ne soit pas. Ceci est la lourde déficience de l'Eglise du Christ.»* A un militant révolutionnaire qui dénonçait les trois bastions opposés à la justice

sociale, l'armée, le capital et l'Eglise, les ouvriers répondirent qu'à Safenwil le troisième terme pouvait être laissé de côté. (voir L'Espoir du Monde, n°67, mars 1988, anecdote tirée d'un livre de souvenirs sur K. Barth).

Mais il voit en même temps des théologiens allemands qui avaient été ses maîtres, ainsi que les socialistes, approuver la politique de guerre du Kaiser. Une cruelle désillusion qui ancre en lui la conviction que les doctrines et les mouvements religieux ou politiques ne sauraient être une préfiguration du Royaume de Dieu. Il faut s'engager concrètement dans la lutte sociale et politique, mais cela n'est pas d'ordre spirituel: un programme de parti ne peut prétendre préparer le Royaume de Dieu, qui sera une rupture radicale avec tout ce qui l'aura précédé.

La rupture avec le mouvement religieux-social de Ragaz est inévitable. Ce dernier considère que la vie chrétienne consiste à préparer l'établissement du Royaume et qu'il faut s'engager dans le mouvement de transformation du monde qui a commencé par la venue du Christ. Pour Barth, cela revient à contester le caractère radicalement autre de Dieu et du Royaume. Il craint par ailleurs que le socialisme religieux ne conduise à une nouvelle forme de justification par les œuvres, alors qu'il lui semble acquis que la théologie réformée doit s'en tenir à la justification par la foi seule.

Dieu est Dieu, le monde est le monde

Socialiste dans la pratique, le théologien Barth développe une théologie qui refuse absolument d'instrumentaliser Dieu, que ce soit dans le *Gott mit uns* des militaristes et nationalistes ou dans le combat pour le Royaume des socialistes religieux. Le divin ne doit pas être politisé, ni l'humain théologisé. Dieu rejoint l'homme en Jésus de Nazareth, mais

par Jean-François Martin,
secrétaire des CGR

en lui seulement. La première édition de son «Épître aux Romains» attire l'attention sur le pasteur de Safenwil. Retournant aux sources (le Nouveau Testament, Saint Augustin et les réformateurs), il y défend la thèse de la radicale altérité de Dieu qui ne s'inscrit pas dans les schémas du monde.

En 1921, Barth est nommé professeur à Göttingen, plus tard à Münster et à Bonn. Il y poursuit ses recherches en dogmatique, et montre son attachement à l'engagement politique pratique en adhérant au Parti social-démocrate allemand. L'arrivée au pouvoir de Hitler et le soutien des *Deutsche Christen* au national-socialisme le conduisent à jouer le rôle principal dans la rédaction de la déclaration de Barmen (1934), qui fonde une Eglise confessante. Ses thèses excluent la soumission à un autre maître que Dieu et l'inféodation de l'Eglise à une idéologie temporelle ou à un pouvoir étranger à la nature de l'Eglise. Refusant en outre de prêter serment d'allégeance au Führer, Barth est mis à la retraite anticipée en 1935 et tous ses livres sont interdits.

Une éthique politique

De retour en Suisse, il enseigne à Bâle jusqu'en 1962. Il appelle à la résistance au nazisme, réprovoque la tentation de se venger des agissements de l'Allemagne nazie, critique l'attitude de la Suisse envers les réfugiés pendant la guerre et les concessions faites au III^e Reich. Il participe en outre à la création du Conseil œcuménique des Eglises, milite pour le rapprochement des peuples et notamment entre les blocs de la guerre froide. On lui reprochera d'ailleurs de ne pas être aussi critique envers le communisme qu'envers le nazisme. Il reconnaissait en effet au communisme de

bonnes intentions de base, tout en considérant que les démocraties populaires sont bien éloignées de notre conception du droit et de la liberté. S'il refuse une théologie politique, il adhère donc à une éthique politique, qui au fond reste de gauche, ou plutôt d'un humanisme de gauche. Dans une conférence de 1946, il déclare: «Une communauté qui se contenterait d'être spectatrice des événements de l'actualité ne serait pas la communauté chrétienne.»

Il admet donc la nécessité d'un engagement éthique face au monde et au prochain, surtout lorsqu'il est victime du péché, de l'injustice et de la violence. A condition de ne pas s'inféoder à une idéologie humaine. Ce refus de déconnecter la foi et l'engagement

pour la justice a ouvert la voie aux théologies de l'espérance (Moltmann) et de la libération.

Héritiers de la Fédération romande des socialistes chrétiens, les Chrétiens de gauche romands ne prétendent pas établir le Royaume de Dieu sur terre avec le socialisme. Nous nous engageons pour la justice, la paix et la sauvegarde de la Création au nom de l'amour du prochain, en cultivant notre indépendance par rapport à tout parti. Notre mouvement n'a jamais été féru de dogmatique. A part la première phrase qui aurait, peut-être, heurté Karl Barth, notre charte actuelle (p. 7 de ce numéro) pourrait certainement convenir aux purs barthiens.

Mais en reste-il ?

J.-F. M.

Sources :

- «Réformés», n°23, février 2019 (dossier en hommage à K. Barth)

- Klauspeter Blaser: Le Christianisme social, une approche théologique et historique. Ed. Van Dieren, Paris, 2003

- Frank Jehle: Karl Barth, une éthique politique. Ed. d'en bas, Lausanne, 2002

- Laurent Wisser: L. Ragaz, une théologie du Royaume de Dieu dans le cadre du socialisme religieux. Mémoire de licence, Lausanne, 1977

- Karl Barth, bibliographie détaillée (disponible sur www.museeprotestant.org)

On peut aussi enrichir la réflexion avec

- Henri Mottu: Karl Barth, Le «Oui» de Dieu à l'humanité. Ed. Olivétan, Lyon, 2014

- Muller Denis: Karl Barth. Cerf, Paris, 2005

Citations

«Je suis devenu enfin membre du Parti socialiste. Précisément, parce que je m'efforce, dimanche après dimanche, de parler des choses dernières, il ne m'est plus permis de planer personnellement dans les nuées au-dessus de ce vilain monde présent. Au contraire, c'est précisément maintenant qu'il est nécessaire de montrer que la foi, en ce qu'elle a de plus grand, n'exclut pas, mais inclut le travail et la peine dans ce qui est imparfait.»

(Lettre de K. Barth à son ami Eduard Thurneysen, 5 février 1915)

«Il faut que l'Eglise reste l'Eglise. Elle doit se contenter d'être ce cercle plus petit inscrit à l'intérieur du règne de Jésus-Christ. La communauté chrétienne a reçu une tâche qu'elle ne saurait céder à la communauté civile et qu'elle ne saurait accomplir en empruntant les méthodes propres à cette dernière, pas plus que la cité, de son côté, ne pourrait remplir son rôle en essayant d'imiter l'Eglise. Il ne pourrait rien en résulter de bon pour l'Etat si la communauté chrétienne cherchait simplement à se dissoudre au sein de la communauté civile et renonçait ainsi à la mission particulière qui lui a été expressément confiée. La communauté chrétienne annonce la souveraineté de Jésus-Christ et l'espérance du Royaume de Dieu qui vient. De par sa nature même, la communauté civile n'a pas à le faire: elle n'a pas de message de ce genre à délivrer. Elle est simplement appelée à recevoir le message de l'Eglise. Elle n'est pas en mesure de faire appel à l'autorité et à la grâce de Dieu. Elle en est réduite à accepter ici l'intervention d'une autre instance qu'elle. Elle ne prie pas: elle en est réduite à savoir qu'on prie pour elle. Elle est fermée aux «grandes questions» que pose l'existence humaine: elle a simplement reçu pour mission de lui servir de limite et de protection.

(...)

Les membres de la communauté chrétienne se trouvent automatiquement englobés dans le cadre de la communauté civile et, placés à la limite de ces deux zones, ils ne peuvent pas cesser d'agir conformément à l'attitude de foi, d'amour et d'espérance qui leur est commandée (...). Dans le cadre de la communauté civile, la communauté chrétienne est solidaire du monde et elle doit résolument pratiquer cette solidarité. (...) Toutefois, elle ne prendrait pas au sérieux cette responsabilité si elle se contentait simplement de prier pour la communauté civile. Précisément parce qu'elle prie pour la cité, elle est amenée à agir en même temps pour la cité.»

(Karl Barth : Communauté chrétienne et communauté civile. Labor et Fides, Genève, 1958. Extraits des chap. 7 et 8)